

## Nouveautés

Numéro 26, mai 1977

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/56670ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Les Publications Québec français

### ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer ce document

(1977). Nouveautés. *Québec français*, (26), 4–11.

# ESSAIS

**l'éloge du patois ou l'itinéraire d'un occitan**  
Yvon BOURDET  
Éditions Gallilée, Paris, 1976, 181 pages.

Jusqu'au XII<sup>e</sup> siècle, la France, ou ce qu'elle était alors, comptait un très grand nombre de dialectes généralement regroupés sous deux catégories: les langues d'oïl, parlées au centre et au nord, les langues d'oc ou occitanes, parlées au sud. Du XII<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle, le pouvoir politique de l'Île-de-France a progressivement imposé le francien au détriment des autres dialectes ou patois. Le français, issu du francien, est devenu la langue des institutions détenant toutes les sortes de pouvoir, particulièrement celui de l'école. Mais, malgré cette institutionnalisation du francien et du français, de nombreuses régions ont continué à utiliser leur patois dans la vie quotidienne de la famille et du village, et cela même jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle. Le français langue officielle, langue du pouvoir, donc de prestige et de promotion sociale, a provoqué ce qu'une langue de prestige provoque dans toutes les sociétés, une dévalorisation des autres dialectes et, ce qui est pire, une dévalorisation de ceux qui les parlaient encore. Ceux qui voulaient participer à la vie des grandes institutions n'avaient pas de choix: ils devaient apprendre ce qui était pour eux une langue seconde, le français, et tenter d'en faire leur langue maternelle. Il va de soi que cette langue néo-maternelle constituait une aliénation profonde. C'est ce colonialisme de l'intérieur qu'Yvon Bourdet a vécu et qu'il raconte après avoir retrouvé quelques vestiges de son passé, retrouvé à la manière d'un archéologue. La nostalgie qui marque son récit n'a rien de mélodramatique, au contraire, il faudrait dire qu'elle est froide ou objective.

C'est un témoignage qui ne peut laisser un Québécois indifférent: il y a là une projection nette de la situation dans laquelle il risque de se retrouver dans quarante ou cinquante ans, si son gouvernement, celui du 15 novembre, ne réussit pas le projet d'un peuple. (J.-G. M.)

**Je suis comme une truie qui doute**  
Claude DUNETON  
Seuil, Paris 1976, 187 p.

À qui ressemble un pompier australien qui doute de ses pompes, de ses oeuvres et de lui-même,

sinon à un pompier américain assailli par la même difficulté de « vocation »?

Né en 1935, Claude Duneton a enseigné pendant une vingtaine d'années les français et l'anglais dans divers établissements secondaires de France. Il publie son deuxième livre: *Je suis comme une truie qui doute*, mais il n'est pas nécessaire d'avoir vécu (sic) vingt ans dans une polyvalente du Québec pour partager ses inquiétudes porcines.

Écrit avec un humour féroce, ce livre, qui se lit entre deux grands éclats de rire (Dieu sait ce qui se cache derrière le rire), fait l'autopsie non seulement d'un enseignant moribond mais aussi de tous ceux qui en vivent avant d'en crever.

Nous nous trouvons donc dans l'obligation de déconseiller ce livre à tous les profs qui ont la foi (celle qui peut encore déplacer des montagnes). À lire par tous les autres avant la prochaine grande réforme pédagogique. (C.R.)

**psychanalyse des contes de fées**  
Bruno BETTELHEIM  
Robert Laffont, Paris, 1976, 404 p.

Le livre de Bruno Bettelheim, *Psychanalyse des contes de fées*, remet à l'honneur les contes populaires auxquels on attachait beaucoup d'importance autrefois mais qui ont été relégués au deuxième plan ces dernières années, alors qu'on a assisté à une expansion très grande de la littérature pour enfants dite documentaire. Cette dernière a trouvé un accueil favorable auprès des parents et des enseignants parce qu'elle est reconnue comme utile, sérieuse, rentable. Mais Bettelheim lui reproche d'être incapable d'alimenter les ressources intérieures de l'enfant qui lui sont indispensables pour affronter les problèmes de sa vie.

Dans son livre, Bettelheim poursuit comme objectif de montrer comment les contes de fées peuvent aider les enfants à régler leurs difficultés psychologiques de croissance et à intégrer leur personnalité. Utilisant essentiellement le modèle psychanalytique de la personnalité humaine, Bettelheim analyse un certain nombre de contes de fées parmi les plus connus (Les trois petits cochons, Blanche Neige, Cendrillon, Boucle d'or et les Trois ours, etc.). Il met en lumière de nombreux aspects insoupçonnés des richesses que contiennent ces contes où l'on ne voyait jusqu'à présent que fantaisie et divertissement. *Psychanalyse des contes de fées* est un livre passionnant à lire pour tous ceux qui sont en contact avec des enfants. (D.B.)

**histoire de la sexualité**  
**1. la volonté de savoir**  
Michel FOUCAULT  
Gallimard, NRF, 1976, 211 p.

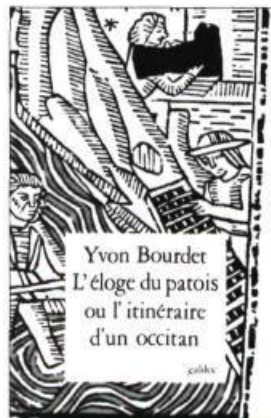
L'histoire des idées est un précieux instrument pour qui veut analyser le réel et acquiescer à l'égard de nos modes de pensée le recul d'un ethnologue qui viendrait de Sirius. Surtout quand elle est maniée par un esprit aussi indépendant que Michel Foucault. Poursuivant une remarquable entreprise de dynamitage des idées les mieux reçues, après ses études sur la folie et la prison, celui-ci s'est maintenant engagé dans une monumentale *Histoire de la sexualité* à paraître en six volumes.

*La Volonté de savoir* qui en constitue le premier volume s'interroge longuement sur ce qui fait la singularité de nos sociétés occidentales en matière de sexualité. Depuis des siècles, notre civilisation a tourné le dos à l'*ars erotica* et a choisi la *scientia sexualis*. Le véritable enjeu n'est pas d'interdire le sexe mais d'en saisir l'aveu dans ses derniers retranchements.

D'abord exigé dans le rituel de la confession, dont il constituait la matière essentielle, l'aveu a progressivement été consigné par écrit et il s'est constitué peu à peu « une grande archive des plaisirs du sexe ». Au prétre a succédé le sexologue avide de décrire, mesurer, classer dans une sorte d'herbier « toute cette lyrique pauvre de disparate sexuel ». Plusieurs raisons sont avancées pour expliquer qu'une société ait pu de façon continue contraindre aux aveux et extorquer cette « vérité du sexe ». La principale de ces raisons réside dans le *pouvoir causal inépuisable et polymorphe* attribué au sexe. La médecine du XIX<sup>e</sup> finissait généralement par ramener à une origine sexuelle toutes les maladies et en particulier les fameuses « dégénérescences de la race » dont seraient victimes les adeptes de la masturbation.

Freud, auquel ses contemporains ont reproché son pansexualisme, est en réalité l'héritier de tout ce courant et il a réussi à rendre manifeste, avec une efficacité remarquable, l'*injonction séculaire d'avoir à connaître le sexe et à le mettre en discours*. Dans la même foulée, l'auteur met fortement en doute la notion généralement admise depuis Reich d'une répression sexuelle au profit de l'appareil de production capitaliste. Venant d'un penseur aussi écouté que Michel Foucault, il faut s'attendre à ce que ce livre provoque une sérieuse remise en question de quelques-uns des mythes les mieux établis de notre temps. (C.V.)

nouveautés



**roman des origines et origines du roman**  
Marthe ROBERT  
Gallimard, coll. Tel, Paris, 1977, 364 p.

Que nous soyons ou non d'accord avec les théories freudiennes de Marthe Robert sur le roman, il faut admettre qu'elle nous offre des pistes très intéressantes dans *Roman des origines et origines du roman* dont la maison Gallimard présente la réédition dans la collection TEL. Dans la première partie de son étude, elle tente de définir « le genre indéfini » et elle réussit brillamment l'exercice en cernant toutes les caractéristiques possibles du roman. N'est-ce pas là la meilleure des définitions? Quand elle essaie d'explorer le « désir romanesque », elle ramène tout à un texte de Freud, *Le roman familial des névrosés*. « À strictement parler, affirme-t-elle, il n'y a que deux façons de faire un roman: celle du Bâtard réaliste, qui seconde le monde tout en l'attaquant de front; et celle de l'Enfant trouvé qui, faute de connaissance et de moyen d'action, esquive le combat par la fuite ou la bouderie » (p. 74). Ces prémices une fois posées, elle analyse, dans les deux autres parties, le phénomène romanesque à travers ses manifestations les plus significatives en passant par Cervantes, Defoe, les romanciers romantiques, l'épopée napoléonienne et les Balzac et les Flaubert. Et elle applique à toutes, inlassablement et d'une façon irrésistiblement convaincante, sa conception psychanalytique du roman, en se demandant pour finir s'il n'existera plus que celui de l'Enfant trouvé et en s'interrogeant sur son avenir. C'est un livre passionné et passionnant! (G.D.)

**la linguistique structurale, sa portée et ses limites**,  
Jean-Pierre CORNEILLE  
Paris, Larousse université, 1976, 255 p.

Les fondements de l'analyse linguistique contemporaine font l'objet de présentations si différentes que le lecteur non initié n'en saisit plus la portée. C'est ainsi que des auteurs d'ouvrages récents ont tenté de proposer des synthèses qui permettent au moins d'apercevoir les grands principes sous-jacents à cette science.

Le livre de Jean-Pierre Corneille se situe dans cette perspective. Il relève l'ambitieux défi de retracer la continuité dans les diverses manifestations du structuralisme. Il compare deux courants principaux, le structuralisme européen et le structuralisme américain, tant dans leurs origines que dans leurs perspectives. Il évoque à

cette fin le traitement qu'ils font de questions aussi fondamentales que celles du principe d'immanence, des rapports entre la logique et la linguistique, du lien entre la langue et la pensée, de l'arbitraire du signe linguistique. Il fait de plus une analyse très intéressante des méthodes structuralistes et présente une synthèse portant sur la notion de structure dans la linguistique structurale: la cohérence interne de la théorie doit l'emporter sur une vague recherche de la conformité à un réel non observable directement.

On saura gré à l'auteur d'avoir abordé un sujet aussi complexe dans un langage accessible à tout lecteur cultivé. C'est là un signe de la clarté de son exposé. On ne peut que recommander très fortement la lecture de ce livre éclairant qui ose évoquer une continuité autre que superficielle chez des auteurs aussi éloignés en apparence que Hjelmslev et Chomsky. (R.L.)

**au mitan de la vie**  
Jacques GRAND'MAISON  
Leméac, Montréal, 1976, 210p.

L'auteur évoque d'abord des visages d'hommes et jette un regard d'adulte sur l'aval et sur l'amont, sur ses origines familiales modestes, sur l'amour de ses parents, sur l'enfant qui nous réapprend à vivre, sur le métier qu'il faut nouer à l'amour, sur la mort qu'il faut assumer, sur les défis qui s'offrent à l'homme de quarante ans.

L'inventaire des appartenances concrètes devient un témoignage et un manifeste de quelques convictions, de quelques colères. Des trois frères que sont l'intelligent (désabusé), le riche (habile) et le courageux (modeste), l'auteur préfère le courageux. Devant tant de faiblesses chez les hommes d'aujourd'hui, devant tant de démissions de la conscience, « il faut alors un sursaut moral à partir de ce qu'il y a de meilleur en nous » (p. 76). L'affirmation de la foi se fait ici plus discrète et prend une forme quasi impersonnelle.

Le passage le plus significatif à cet égard est peut-être celui qui s'intitule « dynamique de la transgression » qui aborde de plain pied le drame central de notre éthique chrétienne occidentale, la question du péché originel et au fond, de tout péché personnel.

Constatant la lente désagrégation de l'Occident capitaliste, dont l'apogée et la décadence ressemblent à celles de l'empire romain, Grand-Maison décrit enfin les formes que prennent, au Québec, les « ruses populaires », les regroupe-

ments spontanés de citoyens à Saint-Jérôme, à Montréal, dans l'est du Québec et, ailleurs dans le monde, les solidarités internationales plus larges permettant d'espérer, sinon de présager l'apparition d'un monde meilleur.

À cause de la diversité des sujets traités, *Au mitan de la vie* manque peut-être d'unité et l'auteur, fort peu poète, ne réussit pas à se défaire de son intention pédagogique. Mais n'est-ce pas là le propre de l'essai? Le « je » débouchant sur le « nous » et devenant animateur du nous, pour l'infléchir discrètement vers une orientation globale: la recherche et la description d'une santé collective qui implique « une philosophie, une pédagogie, un régime de vie et une Spiritualité »? p. 111 (A.L.)

**québec: élections 1976**  
André BERNARD  
Cahiers du Québec/Hurtubise HMH,  
Montréal, 1977, 173 p.

En octobre 1976, le Parti Libéral déclenche des élections sans raison valable, deux ans avant l'expiration de son mandat. Il veut profiter de l'euphorie créée par les Olympiques et devancer le ralentissement économique provoqué par l'hiver. Il croit ainsi amoindrir les effets de la montée du Parti Québécois fortement ressentie surtout depuis 1974.

Comme le P.Q., le Parti Libéral cherche sa clientèle dans tous les groupes sociaux et dans toutes les régions. Ces deux partis majeurs ont polarisé l'électorat depuis 1973 et il ne reste plus aux tiers-partis (U.N., P.N.P., R.C.) qu'une clientèle limitée à des régions bien déterminées. Ces derniers doivent leurs succès relatifs aux distorsions structurelles et mécaniques car ils sont implantés en milieux ruraux et leurs électeurs se retrouvent dans un nombre limité de circonscriptions sur-représentées.

Assiégé par les syndicats et les mouvements nationalistes, le gouvernement tente différentes contre-attaques entre 70 et 75 et par conséquent s'aliène complètement ces deux groupes surtout après les grèves du Front commun et la crise d'octobre 70. Le Bill 22 sur la langue ne satisfait personne et soulève beaucoup de mécontentement autant chez les anglophones que chez les francophones. Le Parti Libéral gouverne de conflit en conflit, d'injonction en loi spéciale et n'apporte aucune solution aux vrais problèmes. Il attaque le P.Q. en faisant une publicité monstre contre le séparatisme.

nouveautés



Contrairement à plusieurs commentateurs et journalistes, André Bernard n'attribue la victoire du Parti Québécois ni à la remontée de l'U.N., ni au mode de scrutin, ni à l'influence des médias d'information, mais plutôt à un besoin de changement ressenti par un très grand nombre d'électeurs. Le P.Q. incarne ces forces de changements, ces forces progressistes; c'est pourquoi, le 15 novembre, il a supplanté les autres partis et gagné la faveur de l'électorat. (J.-C.L.)

#### feu à volonté

Claude Jasmin  
Leméac, Montréal, 1976, 289 p.

#### pays intimes

Jean Royer  
Leméac, Montréal, 1976, 242 p.

Un romancier et un poète publient ici des textes qu'ils ont faits comme journalistes. Claude Jasmin a le verbe truculent, il parle d'abondance, souvent haut et court pourrait-on dire en jouant sur les mots. Mais au moins, son style a ces deux qualités de la franchise et de la vie. Bien au contraire, le commerce de Jean Royer est discret, il ne fait de feu à volonté que celui de la patrie intime du coeur. Un intimiste, oui, qui présente dans le partage de la parole, des poètes, des écrivains ou des artistes. Deux livres, deux tons, deux voix qui ne chanteront jamais ensemble, mais qui pour des raisons diverses peuvent plaire à l'oreille. (A.G.)

## ROMANS

#### mon ancien temps

Jean-Paul FILION  
Leméac, Montréal, 1976, 190 p.

Le recueil de Jean-Paul Filion, *Mon ancien temps*, rassemble un court roman, depuis quelque temps épuisé, *Un homme en laisse* — qui avait mérité le Prix de la Province de Québec en 1963 — une pièce en un acte, *La Maison de Jean-Bel*, créée par le Galendor à l'île d'Orléans, durant l'été 1973, et une nouvelle, *La Pitro*, datée de 1961.

*Un homme en laisse* raconte l'aventure d'un vieillard solitaire à la recherche de son chien Castor, qui s'était lancé, un certain soir, à la poursuite d'un chasseur égaré dans la forêt. Cette mince intrigue permet à l'auteur de se livrer à la fine et perspicace analyse d'un homme qui a choisi librement la solitude, qui passe ses heures

à converser avec lui-même, rarement avec un ami, et qui occupe ses loisirs à l'élevage des chiens. L'incident dramatique et bizarre où il est entraîné révèle les liens indispensables à la vie qui le tiennent véritablement en laisse de son chien. Rempli d'émotions et de suspense, ce bref récit au rythme haletant est écrit dans un style simple et aisé. La réédition lui rend justice. On retrouve ces qualités dans les deux textes qui complètent le recueil: dans la pièce de théâtre, où la tendresse et la pitié se disputent le coeur en apparence rude d'un gardien de phare, et dans *La Pitro*, remarquable nouvelle d'un amour exacerbé qui finit par s'accomplir. (G.D.)

#### moi, Ovide Leblanc, j'ai pour mon dire

Bertrand B. LEBLANC  
Leméac, Montréal, 1976, 239 p.

Le deuxième roman de Bertrand B. Leblanc, *Moi, Ovide Leblanc, j'ai pour mon dire*, raconte, comme son premier, *Horace ou l'art de porter la redingote*, une tranche de vie. Un bûcheron gaspésien au service d'une compagnie anglaise raconte, sur son lit d'hôpital, divers épisodes de sa vie d'homme des bois: les chantiers, la drave, la vie dure des camps de bûcherons, ainsi que les moeurs des villages gaspésiens: la pratique religieuse, les temps troublés des élections, les loisirs traditionnels. Il termine par une profonde méditation sur la mort, car le héros vient d'apprendre que, frappé du cancer, il n'a que peu de temps à vivre.

Tout cela ne forme sûrement pas un roman, car l'auteur, malgré un talent certain, n'a pas réussi à tisser un réseau dramatique serré des morceaux épars de la vie d'un homme et d'une époque. La cohésion qui manque est toutefois compensée par la truculence de la langue du narrateur, par le portrait haut en couleurs d'Ovide « La Vierge » et par son humour un peu noir et résigné. Mais, en même temps, l'hybridation marquée de sa langue rappelle cruellement notre asservissement économique et politique et les risques d'une anglicisation tragique. Le glossaire qui complète le livre en est l'illustration brutale. (G.D.)

#### chambre 4154

Philippe BÉDARD  
Libre-Expression, Montréal, 1976, 171 p.

Dans *Chambre 4154*, Philippe Bédard, un éducateur de carrière, veut faire revivre au fil des mots quelques moments pénibles d'un groupe d'adolescents aux prises avec le problème de la

drogue. Il veut aussi rendre hommage à tous ceux qui travaillent auprès de ces jeunes dont la vie est menacée.

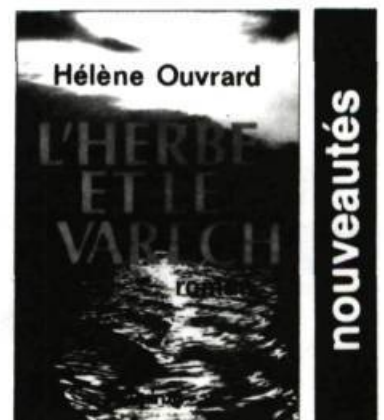
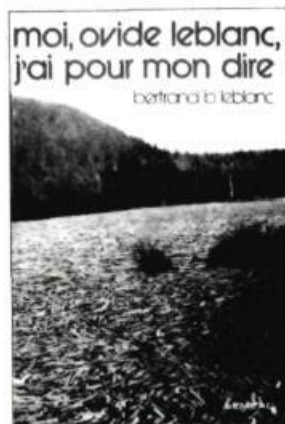
L'action, difficilement menée du présent au passé par un romancier débutant, peu initié aux techniques et exigences de l'écriture, se déroule à Sainte-Foy. Devant le refus de ses parents de la recevoir, une jeune fille, Lucie Lambert, que l'on croyait pourtant réhabilitée depuis sa longue convalescence à La Montée de Cap-Rouge, sous la protection d'Anne et de Bob, revient à la drogue et se donne la mort en plongeant dans le vide, du haut du pont Pierre-Laporte.

L'histoire narrée par Philippe Bédard manque d'authenticité, de vérité. Le romancier ne possède pas les dons véritables du conteur pour nous émouvoir. L'abus de la périphrase, le style souvent lourd, des expressions et tournures parfois fautive, quelques fautes d'orthographe, tout cela gêne la lecture et détruit l'intérêt. (A.B.)

#### l'herbe et le varech

Hélène OUVRARD  
Quinze, Montréal, 1977, 169 p. (\$6.95)

Après un silence de plusieurs années, une romancière se réfugie dans la solitude de la Gaspésie, afin de rassembler ses notes et d'écrire un roman... qu'elle ne parviendra pas à écrire. Voilà en bref l'« argument » de ce quatrième roman d'Hélène Ouvrard, *L'herbe et le varech*: « Il n'y aura ici ni histoire, ni personnages. Simplement livrer les incidences visuelles, mémo-psychiques, qui sont au fond la seule raison d'être du voyage, et seront celle du livre. » Avec une complaisance douloureuse, l'écrivain se rappelle son amant, son mari, qui les a délaissés, elle et sa fille Delphine. En même temps que nous contemplons avec elle les villages, les sables, les paysages de la péninsule et que nous plongeons avec elle dans la mer ruisselante d'herbe et de varech, nous sommes entraînés dans le va-et-vient des tribulations de son âme qui souffre, qui geint, de son corps qui appelle des voluptés ardemment désirées. La narratrice ne fait « rien d'autre que de coudre avec des mots des parties d'[elle]-même. » Mais combien émouvants et sensibles sont ces « accommodages »! Ce roman marque une amélioration technique certaine par rapport à *Fleur de peau*, malgré son rythme un peu inégal. Il faut relire ses méditations devant la mer pour goûter ses plus beaux passages. Un livre qui plaira sûrement aux âmes esseulées, légèrement romantiques. (G.D.)



# RÉCITS

## sous la lame

André PIEYRE DE MANDIARGUES  
Gallimard, 1976, 157 p.

La voiture a déjà dépassé les sorties de l'auto-route, maintenant condamnées, menant à Nalgas et à Cono où les femmes, dit-on, ont imposé leur loi. L'air est chaud. Bientôt le jeune couple sera irrévocablement engagé dans la spirale qui mène à Copula (Santa Copula sur les anciennes cartes). Par des bribes de conversation arrachées à son amant, la jeune femme devinera peu à peu les jeux d'amour et de sang qui les attendent.

Ce recueil contient cinq autres nouvelles, écrites entre 1971 et 1976. Comme *la Spirale*, elles se déroulent dans un paysage espagnol ou italien. Au centre de ce monde se dresse, envahissant, le désir de l'homme aigu et nu comme *la Lame d'un couteau*. Et, sur ce terrain privilégié, Mandiargues met en scène les glissements subtils qui relient l'érotisme et la cruauté, le soleil, le sexe et la mort. (C.V.)

## contes II masques et fantômes

Louis FRÉCHETTE  
Préface d'Aurélien Boivin et Maurice Lemire  
Fides, coll. du Nénuphar, Montréal, 1976, 370 p.

Grâce à la constance et à l'acharnement de certains chercheurs, le patrimoine littéraire québécois du XIX<sup>e</sup> siècle reprend la place qui lui revient. Comme il l'avait promis dans la Préface du premier tome, Maurice Lemire a procédé avec Aurélien Boivin à l'édition de *Masques et fantômes* et de tous les autres contes épars de Louis-Fréchette recueillis après de patientes recherches. Dans leur Préface, MM. Boivin et Lemire décrivent les circonstances qui avaient pour ainsi dire empêché la publication de *Masques et fantômes* du vivant de l'auteur. Il faut remonter à la Préface du tome I, *la Noël au Canada*, pour retrouver le classement détaillé des contes selon les thèmes et les procédés. Le 2<sup>e</sup> tome est complété par une importante bibliographie des recueils de contes, des contes épars et d'*Originaux et détraqués* compilée par Aurélien Boivin et par une liste alphabétique des contes de Fréchette. Le travail de ces deux chercheurs aura rassemblé et sauvé de l'oubli des œuvres dispersées dont la lecture reste captivante. (G.D.)

## adagio

Félix LECLERC  
Fides, Montréal, 1976, 157 p. (Collection du Goéland)

## allegro

Félix LECLERC  
Fides, Montréal, 1976, 157 p. (Collection du Goéland)

La très belle collection du Goéland a su profiter de la célébration du 40<sup>e</sup> anniversaire de fondation des Éditions Fides pour s'enrichir de la célèbre trilogie de Félix Leclerc: *Adagio*, *Allegro* et *Andante*, magnifiquement illustrée par Marcellin Dufour, Albert Rousseau et Nicole Benoit.

D'abord publié par la même maison en 1943 et 1944, puis rééditée une dizaine de fois par la suite, ce tryptique littéraire de notre Félix national, chantre de l'amour et de l'harmonie entre les hommes, continuera à charmer une nouvelle génération d'étudiants. Comme leurs aînés, ils y découvriront un Félix Leclerc ouvert à l'universalisme, attentif à la misère et à l'injustice humaines. Ils liront avec plaisir — les aînés reliront avec un plaisir renouvelé — « le Voleur de bois », « Tanis », « l'Écriteau », etc., et la plupart des fables d'*Allegro*, où le poète de l'île d'Orléans attribue aux bêtes, aux insectes, aux plantes, les joies, les soucis et les rêves humains, en tire une leçon et l'applique au destin de l'homme. (A.B.)

## la traversée

Naim Kattan  
HMH, Montréal, 1976, 152 p.

En choisissant son nouveau pays, le Québec, Naim Kattan a choisi d'écrire en français. Tout comme un des personnages de son deuxième recueil de nouvelles, *la Traversée*, qui « a décidé une fois pour toutes de faire partie de ce pays. Et d'en parler la langue. »

Les nouvelles de *la Traversée*, contrairement à celles de *Dans le désert* (Leméac, 1974), ont toutes pour cadre une ville québécoise ou canadienne: Montréal, Toronto, Ottawa, Edmonton, New Glasgow. Autant de villes qu'ont choisies les héros, immigrants, autant de terres promises. D'où le titre du recueil. Mais si les personnages de Naim Kattan s'adaptent bien à ce pays, aux moeurs et aux coutumes, leurs rapports avec l'être aimé sont très fragiles. Il suffit d'une simple parole qui rompt le silence — omniprésent dans les nouvelles du recueil — pour détruire l'amour et provoquer la rupture. Les amants n'ont plus alors qu'à retourner à leur solitude d'antan. C'est

le cas de Monique (« La Fin du voyage ») qui, en retrouvant sa ville natale et ses parents, s'éloigne de son mari. Et aussi des narratrices des « Bagages » et du « Substitut », de Michel, dans « L'Ami », et surtout de Thérèse, dans « Le Miroir », où la physionomie du couple est merveilleusement bien analysée.

À ce thème privilégié de la fragilité des rapports entre les êtres, se greffent d'autres thèmes: la fidélité au passé et à ses valeurs culturelles, le culte sacré de la famille, le voyage et l'hospitalité proverbiale des Québécois.

*La Traversée*, une oeuvre importante qui nous permet de nous mieux voir à travers les yeux d'un nouveau compatriote qui nous a choisis comme compagnons de route. (A.B.)

# THÉÂTRE

## gapi

Antonine MAILLET  
Leméac, Montréal, 1976, 108 p.

Antonine Maillet est étonnante. Elle sait écouter les gens de son pays et parvient à nous les raconter dans cette belle langue riche et savoureuse de la lointaine mais toujours présente Acadie. Sa dernière découverte, de fait, n'est est pas une. Car on connaissait déjà Gapi..., du moins pour en avoir entendu parler par la Sagouine et pour l'avoir côtoyé en 1973 dans une première version beaucoup plus courte, intitulée alors *Gapi et Sullivan*. Mais pour ceux qui n'étaient pas au rendez-vous, il faut préciser, pour éliminer tout malentendu, que « l'homme » de la Sagouine n'est pas que « badgeleux ». Il est aussi philosophe, soit dit en passant, sans vouloir offenser la Sagouine. Bien installé sur sa dune de sable de sept milles de long par 500 pieds de large, au pied de son phare — ou de sa « light », comme il l'appelle — il se raconte aux goélands, les seuls à lui rendre encore visite. Car Gapi, depuis que sa vieille est « passée », et surtout depuis le départ de son ami Sullivan, « le navigateur des mers du Sud », souffre de la solitude. Heures de méditation qu'il meuble de réflexions sur le travail, les voyages, la jeunesse, la justice, la mer, la vie, l'amour, la mort. En attendant Sullivan qui lui a promis d'espérer son retour...

Les retrouvailles sont célébrées au deuxième acte. Et Gapi, en entendant les belles paroles de Sullivan qui se déroulent dans sa tête comme un beau grand livre d'images, avec les peanuts, les négresses, « des belles grosses filles (...) qui



glissent des hanches quand ça gigotte au son des tambours et des tandi-di-lam », d'Immaculata, assise sur ses genoux, rêve lui aussi de plaisirs et pense, un instant, à quitter sa dune. Mais Sullivan, qui lui a peut-être menti — du moins démontre-t-il peu d'empressement à accepter l'offre de Gapi — se retire seul, emportant avec lui toutes les belles images exotiques des mers du Sud.

Il faut espérer pour bientôt de nouvelles retrouvailles. Car Gapi et Sullivan en ont encore bien long à se dire. (A.B.)

#### l'océan suivi de murmures

Marie-Claire BLAIS

Les Éditions Quinze, Montréal, 1977, 166 p.

Lire *L'Océan*, après en avoir vu l'interprétation, c'est littéralement en effectuer une deuxième lecture, celle de l'oeuvre, bien sûr, mais aussi celle de sa réception. Cette démarche est similaire à celle de l'artiste à qui s'impose d'abord le devoir de vivre et de voir vivre, pour ensuite assumer la tâche d'exprimer cette vie. Le père, écrivain, dira à François: « Faut apprendre à vivre avant d'écrire ».

Ces deux moments de la création impliquent à la fois la participation totale de l'homme à la vie, à la nature, à l'amour, cette force vitale du père, mais aussi l'exil intérieur qui provoque chez les autres le ressentiment et l'amertume (Simon, Maria et Nicolas) ou la soumission et l'amour (François, la mère, Judith).

Si on ne pardonne pas toujours à l'artiste qu'il regarde vivre les autres, on lui reproche bien davantage son innocence et les « privilèges » qui en découlent. Jean, le musicien, reconnaît d'ailleurs l'« inconscience » que lui reproche Nicolas (voir p. 53-54).

Plus que l'artiste, c'est l'art lui-même qui peut être remis en cause. S'il peut être perçu comme une façon de s'élever au-dessus de la vie, il peut être aussi considéré comme une illusion. Dans *Murmures*, Judith se demande: « À quoi bon rêver (...) quand le matin, le rêveur retrouve son esclavage?... »

Faut-il, comme Rimbaud, cesser d'écrire et s'affairer, se disperser à tous vents, comme le commun des hommes? En posant la question dans son oeuvre, Marie-Claire Blais choisit plutôt d'assumer consciemment sa condition d'écrivain, celle de « cet être double, artiste et homme, contradictoire, secret, dont le travail spirituel est difficile à décrire ». (M.A.)

## POÉSIE

#### rémanences

Alexis LEFRANÇOIS

Le Noroît, Saint-Lambert, 1977, 85 p.

#### hanches neige

Jean CHARLEBOIS

Le Noroît, Saint-Lambert, 1977, s.p.

Le Noroît dure et dure en qualité. La présentation est remarquable et les poètes sont généralement attachants. Ainsi Lefrançois et Charlebois sont maintenant connus des amateurs québécois de poésie. Le cinquième livre de Lefrançois au Noroît est fait d'une prose poétique douce, belle, aux images heureuses et investigatrices de la terre de l'homme. Jean Charlebois y va tout autrement dans sa remontée intérieure qui prend une image brouillonne, moqueuse et dénonciatrice de la bêtise, qu'elle s'appelle l'érotisme à gadgets ou la violence politique. Deux beaux livres, deux faces d'une même lune-terre. (A.G.)

#### l'envers des choses

Michel LEMAIRE

Quinze, Montréal, 1976, 103 p.

Un très beau recueil de poèmes de l'homme mal dans son siècle ou sa vie. Le temps et l'espace: en recherche. Un recueil sous le signe de la distance, entre la vie/la mort, entre la « jeune femme imaginée mauve » et l'homme qui « était de guingois / Comme on est du XVI<sup>e</sup> ». « Evanescence, Désespoir, Tristesse. Et pourtant le fol attachement senti de la vie fuyante dans la recherche du Cathay. Poésie liquide de l'entre-deux-mers, non-lieu mais aussi vin. Avec dix magnifiques dessins de François de Lucy. Deux noms à retenir. (A.G.)

#### poèmes (1946-1968)

Alphonse PICHÉ

L'Hexagone, Montréal, 1976, 205 p.

Les amants de la poésie y gagneront à lire ce doux poète trifluvien qu'est Alphonse Piché. Cette rétrospective qui regroupe quatre recueils dont le dernier est inédit redonne toute sa valeur à un poète qui publia entre 1946 et 1950. Un poète des petites gens qui assumait son vertige de vivre hors des eaux de sa mère et qui devient chantre de l'amour, son célébrant pendant que dure cette liturgie, entre l'enfance « remontée des entrailles » et l'éternité des « entrailles futures » (A.G.)

#### le prince de sexamour

Paul CHAMBERLAND

L'Hexagone, Montréal, 1976, 332 p.

Certains ont reproché à Chamberland d'avoir changé. Il remet pourtant toujours le monde en question, mais autrement. *Le Prince de sexamour*, en ce sens, offre plusieurs niveaux de lecture. On peut lire le texte dans son sens premier, une sorte de chant de la pédérastie. Déjà, cependant, la pédérastie est recherchée dans sa signification profonde de l'homme-fant, de la fidélité à l'enfant de nous-même. Et finalement, la remise en cause globale d'un monde vidé d'amour, soumis au sexe/violence. Et l'envers de cette violence moderne: la recherche du grail de la tendresse et de l'innocence. La culpabilité pèse sur le monde comme un chape d'acier. Un livre qui scandalisera certes ceux qui tuent et torturent à travers le monde. Un livre bellement illustré et beau. (A.G.)

#### gélivures

Pierre PERRAULT

L'Hexagone, Montréal, 1977, 209 p.

On connaît le cinéaste et le poète dont l'oeuvre déborde de poésie. Le poète est marqué par le temps historique. Celui du peuple depuis Jacques Cartier dont les mots pleins de suc balisent l'oeuvre du poète-cinéaste. Le temps d'une vie, dans son oui à la naissance et à la mort. GÉLIVURES se lit avec une sorte de ferveur, pour le plaisir de l'image et la douceur du mot. Pour le commerce de la parole, car, Perrault devient ici le poète en variations de ses sources. Tout homme n'est-il pas le lieu étrange de ses influences, de ses nourritures et de ses amitiés et amours? (A.G.)

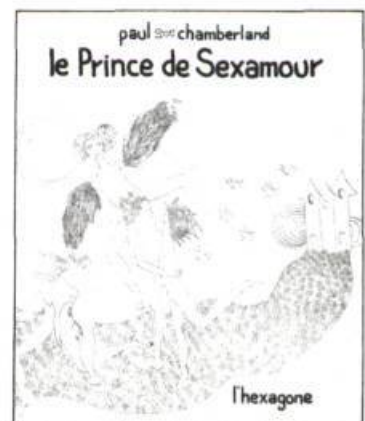
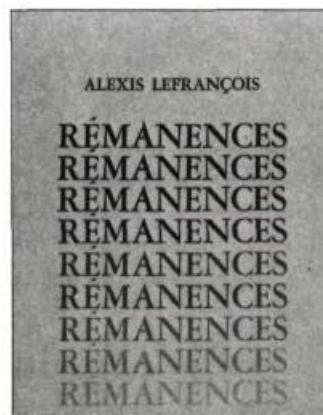
#### chansons pour tes yeux

Félix LECLERC

Fides, Montréal, 1976, 111[1] p.

Ceux qui aiment entendre s'ouvrir la terre dans la peau des fleurs, au printemps, qui peuvent entendre le cri d'un brin d'herbe au fond du pré, rencontrer l'homme tel qu'il est: magnanime, accueillant, pervers, jaloux, filou, sournois, pieux, perclus d'idées dans le désert des rues, aimeront relire ces *Chansons pour tes yeux*.

Une philosophie bonhomme, un peu moralisatrice sur les bords mais toujours attentive à la parole des saisons qui parle dans le cri de l'outarde ou le rire décousu de la source et de la femme. (J.-N. P.)



### qui tait la vaste parole?

Louis DAUBIER

Maison internationale de la poésie, Belgique, 1976, 92 p.

Notre collègue et ami, président de la Société belge des professeurs de français, vient de publier son quatrième livre de poésie. La poésie de Louis Dupont est toute suspendue aux mots, fragile et instantanée, quotidienne et familière en même temps que profonde et cachée. En ce sens-là, on la dirait intimiste, c'est-à-dire liée à son auteur et à son expérience singulière — un je intime, un tu intime, un il intime — avec seulement parfois le pluriel des saisons, de la mort. Une poésie raffinée faite comme un jeu — léger et sérieux — de vivre. (A.G.)

### Ici, ailleurs la lumière

Fernand OUELLETTE

Éditions de l'Hexagone, Montréal, 1976.

Dans *ici, ailleurs, la lumière*, l'auteur poursuit sa méditation sur la vie et la mort, le corps et l'âme, l'homme et la femme, la chair et l'esprit. Toutes ces oppositions tentent de s'unifier dans la lumière issue de toutes les combustions possibles. Tendent à s'unifier, également, dans l'arbre qui s'épanouit jusqu'à l'éclosion de « l'espace violé par la démesure » (page 51) de même que dans la femme:

ma femme me tient en elle,  
comme elle tient la terre,  
avec le bercement ferme  
de la marée tenace (49)

et la parole: « Si je pouvais chanter... nous ne serions plus séparés ». (55)

Un texte dense, nourri d'images qui tentent de créer cette fulgurance si chère à l'auteur, par où naît et s'impose la lumière. Une quête qui se poursuit pour dépasser notre dualisme séculaire, mettre un terme, si possible, à notre exil, par la création d'un lieu de convergence où nous puissions nous retrouver, air libre dans la lumière d'ici. (J.-N. P.)

## REVUES

### modern language studies

vol. VI, n° 2, Fall 1976, 79 p.

University of Rhode Island

Numéro spécial consacré entièrement à la littérature québécoise. On y trouve des textes de

Jacques Ferron, « Vers une réconciliation des jeux », de Maximilien Laroche, « la Poésie québécoise et le Mythe », de Maurice Lebel, « Albert Laberge (1871-1960) et ses *Hymnes à la terre* (1955) », de Georges H. Maloof, « Claude-Henri Grignon: esquisse biographique », de Réjean Robidoux, « Gérard Bessette et sa *Commensale* », de même qu'une courte bibliographie de la littérature « canadienne-française » (sic) préparée par Armand B. Chartier. Numéro intéressant certes, mais qui n'est pas sans manquer d'unité. Les Américains auraient peut-être été plus intéressés par un numéro qui leur aurait présenté les différentes étapes de notre littérature. (A.B.)

### Du secret

Nouvelle revue de psychanalyse, no 14

Gallimard, 1976, 378 p.

On dit de la psychanalyse qu'elle était l'histoire d'un secret. Quand une vingtaine de psychanalystes, et non des moindres, se mettent à écrire sur le sujet, on peut s'attendre à un régal.

Le secret est exploité ici sous bien des facettes: *Identité et Secret* (Gérald J. Margolis), *L'excitation sexuelle et les secrets* (Robert J. Stoller), *La société secrète* (Georg Simmel), *Un herbier de fleurs secrètes* (Jean Starobinski) et bien d'autres. François Roustang pousse l'ironie jusqu'à déterrer l'affaire du suicide de Tausk qui, pour la Société de psychanalyse, est un peu le « squelette dans le placard ».

Fait à souligner, l'ensemble des textes est écrit dans une langue soignée qui ne cherche pas à tenir secret le sens de son discours. (C.V.)

### liberté

Numéro sur Risna LASNIER

Novembre-décembre 1976, Montréal, 215 p.

Risna Lasnier nous est présentée comme celle qui, dans « une fidélité passionnée (...) décrit sous forme de microcosme le cheminement et la destinée de la poésie québécoise contemporaine (...) de la difficile accession à la modernité ». Ainsi parle Marcel Bélanger qui dirige ce numéro. L'espace nous faisant défaut, force nous est de recommander la lecture des excellentes collaborations de ce volume, des professeurs bien connus, des poètes et des amis. Un mouvement d'ailes, d'ombres, autour de l'île discrète et souveraine dont la ferveur attire. (A.G.)

### voix et images

vol. 2, n° 2, décembre 1976,

Montréal, Presses de l'Université du Québec

Au sommaire de cette intéressante revue universitaire, une entrevue avec Paul Chamberland, une étude très approfondie et richement documentée, « Jacques Braut dans le matin », par Michel Lemaire; une autre de Robert Major, « le Survenant et la figure d'Éros dans l'œuvre de Germaine Guèvremont »; de Pierre Berthiaume, « Thomas Chapais, un discours biblique »; de Fernande Saint-Martin, « Origines et Destin des cultures dans l'œuvre de Marius Barbeau »; de François Paré, « Maria Chapdelaine au Canada anglais: réflexions sur notre extravagance »; de Pierre Kunstmann, « le Tombeau des rois ou la progression régressive »; enfin une étude (?) pour amateurs de « langage précieux », voire de graphiques et de dessins... qui sonne souvent faux parce que découlant d'une lecture mal assimilée et qui tente de « dépoussiérer » un roman de Langevin, qui doit bien rire. (A.B.)

## PÉDAGOGIE

### observation et formation des enseignants

Marcel POSTIC

P.U.F., 1977, 336 p.

Le métier d'enseignant est, de par sa nature, extrêmement difficile à analyser. Les facteurs qui déterminent l'efficacité d'un enseignant sont très nombreux, difficiles à observer et à hiérarchiser. En outre, cette efficacité n'est pas une donnée stable, rattachée aux qualités innées ou acquises d'un enseignant, mais varie beaucoup selon le type d'élèves qui lui sont confiés, selon les programmes qu'il doit enseigner et selon les situations (conditions de travail, nombre d'élèves, etc.).

Ne pouvant arriver à évaluer la compétence de l'enseignant, les chercheurs se sont plutôt interrogés, dans les dernières années, sur ce qui caractérise l'acte d'enseignement. Contrairement à l'apprentissage, l'acte d'enseignement a été assez peu étudié, malgré sa spécificité. Mais ici la recherche se heurte à d'autres problèmes du fait que l'acte d'enseignement ne peut être restreint à l'action du maître en classe.

Cet ouvrage est très bien documenté, notamment sur les recherches américaines. Il présente de nombreuses grilles d'analyse qui permettent de mieux appréhender les multiples variables qui entrent dans la réussite de l'enseignement. Une lecture recommandée aux enseignants, aux administrateurs et aux formateurs de maîtres. (C.V.)

